

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 20

Artikel: Guerre à la guerre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179368>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— La vache rousse est stérile ! dit mon hôte.
 — Eh ! qu'est-ce que cela fait ? lui demandai-je.
 — Cela fait tout ! répondit-il d'un air capable, et je dus me contenter pour le moment de cette explication sommaire.

Cependant, pour contenter l'humeur belliqueuse de cette dernière venue, qui labourait la terre de ses cornes et soulevait la poussière, on consentit à la faire lutter contre un jeune taureau de médiocre apparence. « Un petit taureau rabougri, » disait mon hôte. C'était un sorte d'intermède avant le dernier acte, un combat sans conséquence, mais dont le résultat fut tout autre que ne le supposait mon inexpérience : la vache rousse n'ayant pas mis quatre minutes pour chasser hors de l'arène et renvoyer au pâturage son adversaire humilié.

Il était deux heures après-midi et j'assistais depuis trois heures à cette scène alpestre, sous un soleil de juillet et perché, moi dixième, sur les pierres brûlantes d'une toiture. Je partis avec mon guide, bien qu'il fit son possible pour me retenir encore, mais je fus sourd à ses instances. J'appris en route que l'honneur seul est l'enjeu dans « les combats de la reine, » qui ne sont jamais l'occasion de paris entre les spectateurs.

Les pauvres montagnards du val d'Hérens aiment leurs vaches d'une affection désintéressée, et sont payés de tous leurs soins pour elles par l'espérance du succès qui les flatte, en sorte qu'ils ne comprennent pas même comment l'appât d'un gain aléatoire pourrait augmenter pour eux les agréments de la fête.

Heureuses gens ! innocents plaisirs !....

J'appris le même soir par la Renommée aux cent voix que la vache noire avait tenu le champ jusqu'à la dernière passe, et affirmé à grands coups de cornes son empire sur toutes ses rivales.

Genève, 15 décembre 1866.

DU BOIS-MELLY.

Guerre à la guerre.

Nous trouvons, dans *la Liberté*, le jugement suivant sur la guerre ; il nous paraît si juste, si chrétien, que nous aimons à le reproduire :

« Je regarde la guerre avec un sentiment d'horreur que nulle expression ne saurait rendre. J'ai longtemps manqué de la patience nécessaire pour lire des récits de batailles. Si tout le monde était de mon humeur, aucun homme ne voudrait combattre pour la gloire, car le nom d'un général qui n'a pas d'autre droit au respect ne vient point sur mes lèvres, et le manque de sympathie l'arrache bientôt de mon esprit.... L'homme, ce fils immortel de Dieu, massacré par son frère ; la terre et la mer teintes de sang humain par des mains humaines ; ces femmes, ces enfants écrasés sous les ruines des cités assiégées ; les ressources les plus nombreuses des Etats, les forces les plus puissantes de la nature converties, par la malignité de l'homme, en des instruments de torture et de destruction : tout cela donne à notre globe l'apparence de l'enfer... Encore une fois, je ne saurais me battre contre telle ou telle nation. Ce peuple n'est point pour moi une simple abstraction ; ce n'est point une masse confuse. Il apparaît à mes yeux comme autant d'individus sous des milliers de formes et de rapports intéressants. Je le vois composé de maris et de femmes, de pères et de fils qui s'aiment les uns les autres autant que j'aime les miens. Ce sont des épouses dévouées et des enfants aimables ; ce sont des chrétiens unis avec moi en notre commun Sauveur. C'est une immense multitude de laboureurs à la charrue et d'artisans dans leurs ateliers, dont j'aime les utiles travaux, dont je voudrais éclairer l'intelligence, dont je souhaite l'élévation et le bonheur. Ce sont encore des hommes de goût, de génie, d'éru-

dition, dont les écrits ont souvent charmé mes heures solitaires. Et voilà la nation que j'irais combattre ! »

CHANNING.

La Luise Tserrot et son vòlet.

Dàvi Tserrot avàì prài frài la né dào bounan, ein revegneint d'Etsalleins, et fut d'obedzi dé sé mettré à lli po ne pas ein ressailli. On fe veni lo màidecin que bailla bin on n'ordonnance, mà que ne repondàì dé rein. La fenna à Dàvi, la pourra Luise, lo pressavé po fèrè son testameint, kà n'avions min d'einfants et la Luise que n'avàì rein zù qué son trossé avàì onna vouairetta pouàire.

— Dàvi ! que le l'ài desàì, ne vao tou pas fèrè on bet dé testameint, kà ce t'allàvé mouri..... ç'aràì traò tà !

— Eh ! bin, fà veni lo notéro, su tràò malàdo po écrivé, n'aré pas l'acquouet dé teni onna pllionma.....

Le fenna einvouï on n'espert à Etsalleins po queri lo notéro et malheureusameint pas petout l'espert fut via que Tserrot eut n'a crise, que vera lé je et que l'espira.

— Eh ! à Dieu mé reindo !... te possibllio àò moñdo ! desàì la Luise tota désolàie dé cein que lo testameint n'iré pas fé, que vé-ïo déveni !....

Tot d'on coup, l'arrété dé plliora et le décheint à la grandze ïo lo vòlet François Griot gouvernàvé.

— François, m'n'ami, mon pourro François, que le lài dit, lo maitré vint dé mouri : ye volliavé fèrè son testameint et tot m'e bailli ; yé einvouï lo bovàiron po queri lo notéro à Etsalleins et ye va bintout veni, mà lé traò tà.

Et le pllioravé.....

— François ! fà mé on serviço, te ne l'ài pédré rein.

— Et quié, noutra maitra ?

— Ce te t'é mettàì à lli à la plliace de m'n'hommo ; on cliioura lé contréveints et lo notéro que ne té cognàì pas, créra que t'es Dàvi et écrira tòt cein que te l'ài dera dé mettré su lo testameint ; quand té demàndéra : porquoui fédé-vo voutron testameint, te l'ài deré : po ma fenna ! et pi tot àora bin.

— Diabllie, diabllie, dese François ein sé frotteint lo dàì derràì l'orollhie, c'est que..... vài mà..... tsé !... ne sé pas..... diabllie !

— François !... sté pllié ! te ne t'ein repeintré pas !

— Eh ! bin tant pis, por vo, noutra maitra, ye lo fari.

Ye vont dein lo pàilo ïo étàì lo coo dé Dàvi Tserrot et lo mettont derràì lo lli dein onna villhie mé tota cirenàie, et mettiront déssus on moué d'étoppés. François sé devité, sé fourré aò lli, sé couvré bin adràì avoué lé linsu et lo lévet, et on momeint après, lo notéro arrevé accompagni dé dou témoens.

— Eh ! bondzo, mon pourro Dàvi, dese lo notéro, cein ne va pas ?

— Hhbn'n'n'..... na. (François fasàì dàì ranque-mélàies dào diabllio).

— Vo volliàì fèrè voutron testameint ?

François toussa, soupira et dese oquié que ressseimbliàvé à : Ohì.

— Po voutra fenna ?